

Alma Brami

Tant que tu es heureuse

roman



MERCURE DE FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

SANS ELLE, Mercure de France, 2008 (Folio n° 5022).

ILS L'ONT LAISSÉE LÀ, Mercure de France, 2009.

TANT QUE TU ES HEUREUSE

Alma Brami

TANT QUE
TU ES HEUREUSE

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2010.

*Pour Liliane et Philippe,
racines de mon cœur*

Ventre creux à présent.
Poche de rien gonflée de manque.
Enveloppe d'absence, d'avenir plus là.

Ils soupiraient « c'est injuste », « la vie parfois... ». Ils fouillaient dans leurs armoires de gestes, pour trouver le plus doux, cherchaient leur regard le plus tendre, le plus réconfortant, parcouraient leur recueil émoussé d'histoires entendues, pour lui conter la même que la sienne, qu'elle ne se sente plus seule.

Elle avait touché l'intérieur de ses cuisses, là où ça avait coulé.

C'était brûlant comme de la pisse malade. Ça n'en était pas. Plus compact, plus visqueux.

Impossible de distinguer les couleurs dans le noir, alors elle avait goûté avec ses doigts. Elle avait fermé les yeux très fort, comme quand on prie pour un miracle, s'était fait croire que ce n'était rien, s'était rendormie, avait rêvé.

Les gens se pressaient autour d'elle. Sa meilleure amie n'était pas là, voyage de noces pour la troisième fois, avec le même homme.

Trop de personnes qui ne servaient à rien, qui voulaient bien faire, qui n'y arrivaient pas. Sa meilleure amie aurait dit « au moins ils sont là, eux ».

Dans le « eux », il y aurait eu tous les reproches, les regrets, la colère. Dans le « eux », il y aurait eu le trou laissé par l'autre, par celui qui délaisse, qui abandonne.

Combien de fois, elle avait entendu qu'il allait la faire souffrir, qu'il ne la méritait pas. Sa meilleure amie s'acharnait à la convaincre, en vain.

L'amour gagnerait, l'amour prouverait le contraire. L'amour change le sens de la terre, approfondit les cratères de la Lune. L'amour crée, rend heureux, fait grandir... Et la meilleure amie de répliquer : « L'amour oui, l'amour normal. Pas ça, pas ce peu qu'il te donne, pas cette insignifiante petite place dans son présent, pas cet amour médiocre, dont tu te contentes. Tu le "comprends si bien", tu "connais tant ses gouffres", tu sais le pourquoi de tout, les "parce que" qu'il te donne et que tu gobes. »

Elle repensait à leurs conversations. Elle se revoyait emplie de certitudes. Ferveur de démontrer le triomphe prochain de son histoire.

Et s'il revenait, s'il revenait, s'il revenait, si...

Il reviendrait, il reviendrait, il reviendra.

Il sera là.

Il est là.

Sa main sur le ventre vide. Il demande pardon. Il dit qu'il a quitté sa femme, que la vie va être belle, et tout à elle. Il murmure merci pour ta patience, merci de m'avoir attendu, tu es mon oxygène, ma raison de vivre. Il la serre contre lui, il dit que plus, il l'étoufferait. Ils vont se marier, reconstruire, être. Il ne la lâchera plus jamais, c'est son trésor.

La grosse dame s'était mise à parler fort à côté d'elle, ça lui avait retiré ses songes. Une tante peut-être, la sœur du frère, de la cousine, ou la nièce. Non juste une grosse dame qui parlait trop fort et qui annihilait son souffle d'espoir. Elle répétait des « désolée », « à votre place », « courage », « quand j'étais plus jeune... ». Flux de mots aussi vides de sens que son utérus fané.

Hochements de tête pour être polie. Sourire pour maquiller la violence de ses pensées. Elle va se taire la dondon, elle va dégager avec son grain de beauté proéminent qui lui dévore la lèvre supérieure. Et les cheveux trop courts, et l'air idiot. Plus vraiment une femme malgré ses mamelles, pas vraiment un homme non plus. Épaisse gélatine inutile qui s'impose.

Elle était sûre de lui, d'eux. Sûre de savoir mieux que tout le monde. Il l'avait fait souffrir une première fois, elle en avait entendu des « tu vois ? », « oublie-le », « c'est une ordure », « un fumier » et qu'il ferait bien de ne pas se repointer. Et il s'était repointé. Et après avoir

juré que « plus jamais ah ça non plus jamais », elle avait de nouveau succombé.

Dans ses bras, contre son torse, elle n'avait plus peur, ni de demain, ni d'elle, ni de rien. Elle touchait sa peau, comme on redécouvre le sable chaud après trop longtemps. Il était son île, sa maison, son calme. Quand il était là, quand il l'aimait assez pour penser plus à elle qu'à lui.

« C'est-à-dire pas souvent ! » soulignait sa meilleure amie.

Trop peu souvent en tout cas, pour apaiser son manque.

Petite, on lui avait appris que seul, on ne peut rien faire, qu'il n'y a aucune réussite possible quand on n'est pas deux.

La mère expliquait que si elle n'avait pas rencontré « son Homme », comme elle l'appelait, si elle ne s'était pas confiée à lui, remise à lui, s'il ne l'avait pas prise délicatement, comme s'il s'agissait de la plus précieuse, des plus précieuses poupées de porcelaine, elle n'aurait jamais su en quelle matière elle était faite, et quelles qualités magnifiques elle avait. Il avait été le révélateur de sa richesse. Elle concluait par « c'est ça l'amour, hein chéri ? » et elle envoyait des petits bisous en l'air, dans sa direction.

Exemple parental à éviter, à bannir. Faire exactement l'inverse...

La mère était très inquiète. « Tu penses de cette façon ? À ton âge ? C'est bien triste, ma fille. Si tu es déjà aigrie, asséchée, c'est un ratage total ! Ça ne peut pas

venir de moi, hein, n'est-ce pas chéri ? Je lui ai montré tout le contraire, hein chéri ? Je lui ai prouvé par la réussite de notre couple, que la vie sans ça, c'est stérile, lamentable ! »

La mère ponctuait toujours par des « hein chéri », qui n'attendait absolument aucune réponse, et il valait mieux, car le mari était toujours concentré sur autre chose, et ne prenait part à aucune conversation de ce type.

Parfois, il l'interceptait après, dans le couloir de l'entrée, juste avant qu'elle ne sorte, ou qu'elle ne monte à l'étage. Il chuchotait : « Tu peux réussir tout ce que tu veux. Seule, à deux, à dix, ça n'a aucune importance. Tu es une pépite d'or, si brute, si solide. Tu es ma fille, n'oublie jamais ça. Pas besoin d'un homme pour te donner de l'énergie, du courage, ou je ne sais quoi... Tu es tant remplie déjà, que tu déborderais. »

Elle connaissait le rythme de ses mots, sa respiration. Elle pouvait finir chacune de ses phrases. Et pourtant, elle ne l'arrêtait pas, empruntait son regard naïf, écoutait comme la toute première fois.

Elle pensait que si elle était autant remplie de tout ça, c'était grâce à son père, grâce à ces yeux-là, qui non seulement lui creusait un chemin, la déposait à la lisière, l'accompagnait dedans, mais la poussait à courir, à voler, seule, sans lui, simplement.

Elle était tenue par une colonne vertébrale inébranlable composée de vertèbres paternelles, en acier de ses mots.

C'était lui qui lui manquait plus que tout, lui qui aurait pu l'empêcher de sombrer. Lui qui aurait su mettre un terme à sa relation minable. Lui qui aurait permis qu'elle ne se retrouve pas enceinte, puis rejetée, et puis plus enceinte, et puis vide comme un ballon flétri. Lui qui aurait su la soigner, la consoler, la raisonner. Il aurait pris soin de chacune de ses larmes, comme des graines très rares, de baobab ou de chênes, qui donneraient des arbres éternels, qui recréeraient le monde.

Depuis presque six ans, il ne bougeait plus, exilé dans son petit fauteuil en fer. D'une pièce à l'autre, au gré des déplacements de la mère dans l'appartement.

Un matin, après le petit déjeuner, café au lait très sucré et morceau de brioche, il avait quitté la table, plus vite que les autres matins. La mère avait souri, « mon Homme », elle avait dit, comme pour le rattraper un peu, qu'il s'asseye de nouveau. Il se tenait droit, les mains cramponnées au dossier de la chaise en bois, « après une petite sieste, je serai en forme jusqu'à notre dîner de ce soir ». Il avait ajouté qu'il ne fallait pas qu'elle le laisse dormir trop longtemps, « vingt minutes et tu viens me voir ! ».

Depuis leur retraite, tout avait été différent. Premiers petits déjeuners ensemble, repas d'amoureux, quelques films parfois, des concerts de temps en temps, bientôt leur première pièce de théâtre.

Ils se réapprenaient, dégustait un nouvel amour.

Les premiers mois avaient été compliqués. Lenteur de leur journée. Se battre contre l'ennui qui assaille. Obligation de se lever, sans être attendu nulle part. Obligation de respecter la semaine, même si chaque jour était blanc comme un dimanche.

« Vingt minutes et tu viens me voir ! » Elle faisait bouillir de l'eau, ou rangeait la cuisine. C'est trente minutes plus tard, qu'elle s'était souvenue qu'il attendait son réveil. Elle était montée à l'étage, s'était glissée sans bruit dans leur chambre, avait entrouvert le rideau opaque pour laisser entrer la clarté de décembre. Elle avait chantonné tout près de lui. Il n'avait pas bougé. Respiration encombrée, il suffoquait dans son sommeil.

On avait diagnostiqué un arrêt cardiaque ou une rupture d'anévrisme. Quelque chose de grave qui s'attaque au corps, qui détruit, qui se moque.

Après plusieurs jours aux urgences, il était rentré à la maison. Plus tout à fait le même. Recroquevillé comme un fœtus, langue à demie sortie, bras et jambes amollis comme une couette.

La mère était devenue sa mère. Le laver, le gronder, le forcer à manger de la compote et de la soupe. Le père n'était plus qu'un chagrin, la preuve d'un non-retour, d'un mari perdu.

C'était l'autre qui lui manquait, son Papa d'avant. Celui qui avait le concentré de force le plus pur, le plus dense. L'autre qui pouvait la sauver, comme un Super Héros aux pouvoirs éternels.

Les gens ne partaient toujours pas. Il faisait presque nuit, ils attendaient quoi ? Un dîner ? Un banquet ? Voir l'embryon qui ne gigote plus ? Fête de famille stupide, malvenue, détestable, et une femme au ventre mort.

« Tout ne tourne pas autour de toi, ne prends donc pas toute la place, aurait dit sa mère, tu n'es pas le centre du monde, malgré tes petits tracas. »

Plus c'était dramatiquement triste, plus la mère employait des petits mots.

Perdre un bébé, c'était « un petit tracas », un détail. Elle employait ces expressions comme on utilise des béquilles. Si elle le formulait autrement, elle ne s'appuierait plus sur rien, ce ne serait plus « un petit tracas », ça

deviendrait une catastrophe insurmontable, une tragédie. Ce serait elle, qui ne pourrait plus s'en remettre, écrasée par la lourdeur de son âme qui pèserait sur tous.

« Pourquoi tu me fais ça, à moi ? » dirait-elle. Sa fille répondrait alors « oui, c'est vrai, c'est connu, on fait souvent des fausses couches à l'intention de sa mère, pour la faire chier ».

Mais, il n'y avait rien à répondre, la mère prenait ça à la légère aujourd'hui, elle minimisait. La mère ne savait pas doser, alors elle ne dosait pas. Elle enfermait l'autre dans sa solitude, et s'occupait de son mari qui bave.

La mémé grasse remuait, elle tentait d'envaper oncle Bernard. Moustache rousse, yeux trop bleus, trop ronds, trop vifs, cheveux qui deviennent duvet, crâne qui se dégarnit dévoilant une peau rougeaude et luisante. Il était considéré par toutes les femmes de la famille comme le plus bel homme. Leur stupidité était palpable à ses côtés, comme si le mensonge de son charme les déstabilisait tant et tant, qu'elles étaient juste bonnes à glousser comme des poules.

« Danse des sept voiles », aurait dit la meilleure amie pour décrire l'attitude ridicule de la mémé grasse, « sept voiles pour se cacher, il n'y en aurait pas un de trop ».

Tête en arrière, déploiement de gorge, regard sur le côté pour le charmer. L'oncle Bernard était totalement asexué, une femme depuis trente-cinq ans qu'il n'avait dû toucher que pour procréer deux fois. Sec comme un morceau de bambou mort.

Elle entendait la mère s'égosiller aux oreilles du père. Parce qu'il était devenu très lent, qu'il ne comprenait presque plus rien, elle s'évertuait à lui infliger un autre handicap, la surdité. Si elle criait, elle imaginait que les mots s'inscriraient mieux en lui.

« Oui, un bé-bé, UN BÉ-BÉ... NON... PLUS LÀ ! »

Elle faisait de grands gestes, mimait chaque mot, et de plus en plus fort, avec de plus en plus d'ampleur. Le père avait baissé les paupières, comme prêt à pleurer. Il avait dû demander à sa façon pourquoi sa fille semblait si triste. Il ne s'attendait pas à ça.

La mère ne s'était pas rendu compte qu'il avait compris, ne s'était pas rendu compte que tout le monde s'était arrêté de parler pour assister à cette révélation, qui n'était alors qu'une rumeur éparpillée dans la maison.

« C'est tout ce qu'il nous manquait », aurait dit sa meilleure amie, avec son ironie impertinente. Mais elle n'était pas là. Personne qu'elle n'aimait assez fort n'était là pour lui servir de rempart, de bouclier, pour la protéger avec toute la délicatesse dont elle avait besoin, là, tout de suite.

La mère s'était retournée, « pardon ma fille, mais ce n'est un secret pour personne, pas de honte à avoir, tu n'y es pour rien ».

Elle sentait les mains de l'assistance fouiller son ventre. Elle leur appartenait désormais, son intimité leur avait été offerte. Ils allaient se penser en droit de lui poser toutes les questions possibles, sur le « papa », sur « comment ça s'est passé exactement », « enceinte de combien ». Elle

n'avait pas la force d'être agressive et de les remettre à leur place. Elle n'aurait pas le courage non plus de dire la vérité. Alors elle s'était levée bravement, avait trouvé son manteau en boule sous la pile informe des autres manteaux, l'avait enfilé le plus calmement possible. Elle avait retenu sa peine, affiché un sourire de circonstance, avait affronté le regard interdit de toute la famille, lancé un « bonne soirée, amusez-vous bien » de sa voix la plus fraîchement enfantine, et avait refermé la porte derrière elle.

Si sa meilleure amie avait été là, elle serait sortie avec elle, avec plus de fracas. Elles auraient été deux dans le froid, sur le banc en plastique vulgaire de cette station de bus.

Retenir le chagrin jusque-là, et puis s'écrouler.

Merci à ma Nine, toujours là.

*Achévé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 27 mai 2010.
Dépôt légal : mai 2010.
Numéro d'imprimeur : 76392.*

ISBN 978-2-7152-3121-4/Imprimé en France

176361